

Camarade,... Mon très cher Maître,... Mon doux ami... Étude sur la correspondance André Gide-Jean Malaquais

José Luis Arráez Llobregat
Universitat d'Alacant

Un quart de siècle après sa disparition, la mort a été incapable d'étouffer la *voix* d'André Gide. Parmi ceux qui continuent à lui laisser un espace vide dans leur bibliothèque, *André Gide-Jean Malaquais. Correspondance 1935-1950*¹ est le dernier ouvrage à ranger dans le rayon consacré au prix Nobel. Quinze années interrompues de *rédaction*, et presque un demi-siècle de patiente attente avant que ces lettres ne soient reliées pour que l'on puisse jouir à nouveau de l'esprit d'un des plus grands écrivains de la littérature française du XIX^e-XX^e siècle; elles ont permis d'autre part de mieux connaître la pensée de Jean Malaquais, ce prix Théophraste Renaudot² qui fut décerné à un écrivain juif polonais dans la France de l'avant deuxième guerre mondiale.

En 1998, quelques mois avant sa mort, Jean Malaquais se consacre à la révision de *Planète sans visa*³ pour sa réédition; avant de *partir*, il fait les dernières retouches à ce roman d'exil qu'il considérait comme son grand ouvrage, une oeuvre parfaite qu'il aurait difficilement pu atteindre sans avoir connu le *camarade* Gide, sans avoir reçu les nombreux conseils de son *cher bon Maître* Gide, une carrière trop épineuse qu'il n'aurait surmené sans l'intermédiaire de son *cher ami* Gide.

Voilà une dette trop lourde pour *être emportée*, et un devoir trop remarquable pour être oublié dans un tiroir quelconque; plus que jamais, fier de

¹ Précédée de "Histoire de ma rencontre avec Gide" et suivie de "André Gide: notes et notules au fil de la plume par Jean Malaquais", Paris, Phébus, 2000, édition établie, annotée et préfacée par Pierre Masson et Geneviève Millot-Nakach.

² *Les Javanais*, Paris, Denoël, 1939, rééd. (texte revu par l'auteur dans une version voulue par lui définitive) Phébus, 1995, coll. "Libretto", 1998.

³ Paris, Le Pré aux Clercs, 1947, rééd. (version définitive) Phébus, 1999, avec une préface de Norman Mailer.

ces enveloppes tarabiscotées de camaraderie, de littérature et d'amitié, il fait promettre à son éditeur de veiller à ce que les quelque dizaines de lettres échangées avec André Gide soient publiées avec tout le soin possible.

C'est ainsi que Malaquais, qui à l'époque dérangeait sans doute trop de monde et fut ignoré pour des raisons qui avaient peu de rapport avec la littérature, *tire sa révérence et ferme son guichet*.

Presque un demi-siècle avant, le 5 octobre 1950, Gide avait posté sa dernière lettre adressée à Malaquais où il lui avouait: "je ne songe qu'à tirer ma révérence et voudrais fermer le guichet"⁴. L'octogénaire écrivain semblait pressentir sa fin prochaine

Le Prix Nobel s'était malheureusement trompé car son guichet s'ouvre chaque fois qu'un de ses livres s'ouvre, chaque fois que le regard investigateur décortique un de ses livres.

Dans cet article, nous nous proposons d'examiner les principaux sujets abordés par les écrivains dans ce recueil des lettres. Cette savoureuse source d'information rendra possible une meilleure connaissance de ces deux grandes personnalités. Puisque les lettres juxtaposent plusieurs informations et détails, nous présenterons premièrement *les idéologues*, nous examinerons également les principales questions politiques abordées, ainsi que le ton et le style du dialogue selon l'interlocuteur; ensuite *les écrivains*, nous analyserons la figure du maître et celle du disciple, ainsi que les différentes opinions exprimées sur les thèmes littéraires touchés; finalement *les amis*, nous écouterons avec indiscretion les confessions de ces deux amis qui de temps en temps se confient certaines questions personnelles. À travers cette écriture si personnelle nous projeterons l'image des expéditeurs et des destinataires.

Rappelons d'abord quelques faits autour de Malaquais et de Gide qui nous aideront à bien comprendre la situation des deux épistoliers.

Vladimir Malacki ne serait jamais devenu Jean Malaquais sans sa rencontre avec André Gide. Âgé de dix-sept ans, le jeune Malacki abandonne la Pologne à la recherche d'un bonheur dont seul peuvent en jouir les métèques: plusieurs années de pérégrinations à travers l'Orient, l'Afrique et l'Europe où il entre en contact avec les idées révolutionnaires de l'extrême-gauche. En 1926 il arrive en France, État qui symbolise pour le jeune apatride ses idées révolutionnaires, pays qui nourrit ses aspirations intellectuelles où se succèdent des années misérables pendant lesquelles la Bibliothèque Sainte-Geneviève devient son refuge spirituel⁵. La lecture d'un article de Gide dans *la Nouvelle Revue Française* le fait bondir:

Je sens aujourd'hui gravement, péniblement, cette infériorité de n'avoir jamais eu à gagner notre pain, de n'avoir jamais travaillé dans la gêne [...] un temps viendra où cela sera considéré comme un manque. Il y a là quelque chose à

⁴ À Jean Malaquais, 5 octobre 1950.

⁵ Apparemment aussi un endroit chaud pour s'abriter des mauvaises conditions atmosphériques.

quoi la plus riche imagination ne peut suppléer, une certaine sorte d'instruction profonde que rien, par la suite, ne pourra jamais remplacer. Un temps vient où le bourgeois se sentira en état d'infériorité devant un simple travailleur. Ce temps est déjà venu pour certains⁶.

Fortement touché par ses déclarations, en décembre 1935 Malacki cherche à lui répondre de vive voix en lui téléphonant, mais il est éconduit. Encouragé par son impétuosité, il prend du papier et de l'encre pour lui écrire une colérique lettre⁷ où le *camarade* Malacki se dirige au *camarade* Gide pour lui faire savoir tout ce qu'il pense sur ses accablantes réflexions.

Quelques jours après, Malacki ouvre une lettre de Gide avec un mandat de cent francs. Cette lettre si polie est une réponse aux questions posées par ce jeune exalté, une excuse en considération des déclarations formulées et de l'argent offert; et, sans doute, un fait crucial: le début d'une amitié à travers l'écriture qui a voyagé autant que ses destinataires ont voyagé.

La plupart des lettres conservées appartiennent à Gide, quatre-vingt-deux, face aux trente-huit de Malaquais. Cette disproportion est en fonction de la profusion de lettres écrites par les expéditeurs, et la destination que les destinataires réservent aux lettres reçues: c'est-à-dire, d'une part, le soin avec lequel ils ont conservé ces enveloppes qui transportent des nouvelles, et d'autre part, l'inattention qui a provoqué leur perte.

Même si Gide a déclaré plusieurs fois qu'il n'était pas doué pour l'épistolaire⁸, peu d'écrivains de sa génération ont écrit autant de lettres, et nul regard investigateur n'ignore le rôle de premier plan que la correspondance a joué dans sa vie. À ce propos, Georges-Paul Collet conclut ainsi son article consacré à l'art épistolier d'André Gide:

Était-il un grand épistolier au même titre que Voltaire, Flaubert ou Paul Valéry? Je ne le pense pas, malgré l'intérêt évident que présente ses nombreux volumes de correspondance. Dans ce domaine en particulier, Gide avait souvent conscience d'être inférieur à son partenaire. Combien de fois, par exemple, n'écrivit-il pas à Blanche: "Mes lettres me paraissent bien ternes et vides auprès des vôtres; vous, vous avez tout à raconter [...] Et Gide de reconnaître: "Je suis si peu dispos pour la correspondance [...]"⁹.

"Peu dispos", simplement du point technique, car de nos jours soixante-trois volumes sur sa correspondance principale ont été publiés. Francis Jammes, Marcel Proust, Paul Claudel, Paul Valéry, Charles Péguy, Marcel Jouhandeau, Roger Martin du Gard, Jean Cocteau, François Mauriac,

⁶ *Nouvelle Revue Française*, 8 mars 1935.

⁷ Cette première lettre s'est perdue. Malaquais a reconstruit son contenu dans "Histoire de ma rencontre avec Gide" pour l'édition de Phébus.

⁸ "Il y a dans la parole un tas d'inflexions, une douceur —que ne connaît pas l'écriture", à Jean Malaquais, 18 janvier 1936.

⁹ Georges-Paul COLLET, "André Gide, épistolier", *French Review*, 1965, n° 38, pp. 764-765.

Georges Simenon, Jules Romains, Jean Giono, Valéry Larbaud... plusieurs générations d'intellectuels ont goûté d'une amitié épistolaire plus ou moins régulière avec Gide, et parmi eux, Jean Malaquais, quelqu'un d'absolument inconnu lorsque l'échange épistolaire débute en 1935.

En ce qui concerne ses habitudes épistolaires, Jean Malaquais avoue: "Je n'ai pas la veine épistolaire. La marotte d'écrire à des personnages en vue m'est parfaitement étrangère. Gide a été le premier –et le dernier– auteur de renom avec qui j'ai entretenu une correspondance suivie"¹⁰.

Au fil de ces déclarations, il faudrait préciser que, même si Gide est toujours prêt à poster une lettre, même ne serait-ce que quelques lignes, Malaquais par contre oublie couramment de se mettre en contact avec son partenaire. Gide le lui reproche maintes fois; il ne lui demande rien qu'un petit mot pour apaiser ses soucis:

Mon cher Malacki,
Je m'inquiète après toi. Ne me laisse pas sans nouvelles –ou je croirai que tu méconnaissais mon affection.¹¹

Ce désir de vouloir recevoir des nouvelles persiste même dans les derniers courriers échangés; malheureusement, il ne put jamais obtenir ce désir d'être gâté à travers les lettres. Lors du séjour de Jean Malaquais aux États-Unis, il se plaint de son silence. Le bonheur de Gide était d'augmenter celui des autres, il avait besoin du bonheur de tous pour être heureux¹²; le mutisme de Malaquais est aussi dangereux que son égoïsme:

Cher Malaquais:
Enfin une lettre de Galy [partenaire de Malaquais] à Yv. Davet nous donne ton adresse! [...] Et je m'inquiétais de rester sans nouvelles de toi¹³.

Infatigable au travail et avec les amis, il est toujours prêt à prendre un feuillet et à rédiger une lettre, parfois une seule ligne, comme celle qu'il lui envoie le 6 mars 1938: "Rentre avion. Tout va bien. Chaudes amitiés". Cette lettre n'a aucun intérêt, sauf celui de lui démontrer qu'il est toujours disponible en cas de besoin. À propos de la brièveté de certaines de ses lettres, Gide répondait à Robert Mallet:

"Vous avez toujours écrit des lettres plus brèves que vos correspondants", Gide rétorquait: "Forcément. Je faisais métier de mon amitié. C'est un métier

¹⁰ "Histoire de ma rencontre avec Gide", *André Gide-Jean Malaquais. Correspondance 1935-1950*, Paris, Phébus, 2000.

¹¹ À Jean Malaquais, 16 février 1937.

¹² Cf. *Journal 1926-1950*, Paris, Gallimard, 1997.

¹³ À Jean Malaquais, 27 décembre 1948.

fatigant qui requiert des soins assidus. Je m'y usais. J'écrivais peu à chacun, mais j'écrivais à beaucoup"¹⁴.

Bien qu'elles sont moins nombreuses, les lettres de Malaquais sont plus longues, surtout celles qui ont été rédigées pendant la seconde guerre mondiale lorsqu'il est mobilisé sur le front d'Alsace, et pendant son emprisonnement dans la Moselle. Plus que jamais, il a besoin de sa relation avec Gide pour s'évader à travers l'écriture de la misère environnante. Son correspondant s'apitoie du jeune soldat et applaudit dans ses réponses sa rébellion et sa dénonciation de l'injustice.

Ce qui encourage Malaquais à se mettre en contact avec Gide, est leur orientation politique commune; en fait, leurs rapports dans les premières lettres¹⁵ est celle de *camarade*. Ils abandonneront tout de suite ce traitement en faveur du compagnonnage¹⁶, la politique est une affaire épineuse à traiter surtout dans une ambiance tourmentée par les confrontations idéologiques.

Parfois si différents: l'un bourgeois, l'autre prolétaire, l'un intellectuel, l'autre ouvrier, la conversation politique risquait parfois de faire échouer leur amitié. Pourrait-on ainsi justifier l'absence de lettres strictement politiques, on parlera plutôt de lettres politisées.

Néanmoins, il ne faudra pas oublier que ce sont justement les préoccupations politiques celles qui ont rapprochées ces deux écrivains engagés: depuis 1934 Gide était devenu une figure emblématique de la gauche, en 1935 il avait présidé avec Malraux le I^{er} Congrès pour la défense de la culture et il avait opéré sa conversion vers l'URSS où il avait été accueilli triomphalement lors de son voyage pour prononcer l'éloge funèbre de Gorki sur la place Rouge. Curieusement, on ne trouve aucune lettre qui fasse allusion à ce voyage, nulle impression de la part de Gide, nulle question de la part de Malaquais.

Ce dernier est plus formé du point de vue théorique, son expérience politique (en Roumanie, Turquie, Égypte, Algérie, Maroc ou Espagne) et sa culture politique sont plus importantes. Marxiste, communiste sans avoir appartenu au Parti, ce jeune prolétaire était un défenseur ardent des idées de la libération sociale.

La plupart des lettres politiques ont été rédigées par Malaquais, à travers elles, on retrouve ses principales réflexions sur son idéologie politique. Dans la première lettre remise, on perçoit clairement l'opinion d'un lecteur

¹⁴ Cf. Préface de Robert Mallet à la *Correspondance entre André Gide et Paul Valéry*, Paris, Gallimard, 1955.

¹⁵ Celle du 22 décembre 1935 (Jean Malaquais à André Gide) et sa réponse 25 décembre 1935 (André Gide à Jean Malaquais).

¹⁶ Dans sa lettre du 18 janvier 1936, Gide utilise la formule "Mon cher Vladimir Malacki"; Vladimir Malacki préfère la formule "Mon cher maître" dans la réponse qu'il a envoyé le 24 janvier 1936.

fortement déçu qui se dirige avec amertume vers un écrivain engagé sur lequel il avait fondé toutes ses admirations littéraires et idéologiques.

L'idéologie gidienne, ses vives critiques adressées aux abus du colonialisme, puis les sympathies de plus en plus marquées pour le régime communiste en URSS (avant le désaveu qui figure dans le *Retour de l'URSS* et les *Retouches à mon retour de l'URSS*) ont sans doute nourri la rage et la révolte d'un jeune homme qui trouve dans la littérature et dans la langue française son moyen d'expression:

Je suis trop riche par ce qui hurle en moi, trop fort par la révolte d'une génération dont je suis, j'écoute trop de chants que vous m'avez fait entendre!...¹⁷.

Il fait sans doute allusion à *Paludes* ou aux *Nourritures terrestres*, des livres qu'il a déjà lus en Pologne. Le ton utilisé par Malaquais, exprimé à travers des points d'exclamations, des interjections ou des phrases inchoatives prouvent l'hardiesse et l'orgueil d'un lecteur ardent qui vient d'être repoussé. Cette attitude, apparemment exagérée, est celle d'un homme déconcerté qui cherche l'apaisement de son esprit¹⁸ à travers la conversation avec celui qui a tellement agité sa pensée. Malaquais ose même lui dire qu'il est en reste avec ses lecteurs:

Que voulez-vous on n'est pas impunément André Gide. On n'éveille pas impunément au pressentiment de la joie et de la force toute une pléiade d'hommes ardents. D'avoir fait vibrer le meilleur de ce que nous avons sauvegardé de la tourmente des jours, de nous avoir admis tels que nous sommes – implique des responsabilités, comporte des devoirs qui ne peuvent s'éteindre qu'avec la vie. De m'avoir fait me pencher sur moi-même, de m'avoir entraîné sur des hauteurs vertigineuses – je vous crie de me tendre la main. Me la refuseriez-vous?¹⁹.

Le camarade Gide répond quelques jours plus tard que Malaquais l'a entièrement séduit grâce à son attitude sincère et décidée, grâce à son ton assuré et audacieux. Il découvre un homme hardi et franc, un tempérament intrépide qui, à travers des effervescences, lui permet de continuer son travail, de réaliser de nouveaux efforts qui ne soient pas infructueux:

J'aime ta fierté [...] Crois-tu que je ne considère pas comme un don merveilleux cette sympathie que m'accordent de nouveaux camarades et toi-

¹⁷ À André Gide, 22 décembre 1935.

¹⁸ Absolument pas de l'argent: "Camarade, Non, ce n'est point de l'argent que j'attendais de vous [...] vous n'avez réussi qu'à m'humilier". À André Gide, 22 décembre 1935.

¹⁹ À André Gide, 22 décembre 1935.

même- où je puise tant de force et de confiance, et grâce à quoi je ne mourrai pas désolé...²⁰

Le *camarade Gide* se dirige sévèrement au *camarade Malacki* pour lui conseiller un radoucissement de son orgueil car son billet n'a rien d'humiliant. Pour lui, c'était devenu presque une obligation morale d'aider ces écrivains qui sans doute contribueraient à *dépoussiérer* le panorama littéraire²¹. Pourrait-on s'interroger si Gide est vraisemblablement en train de se justifier face à une accusation assez incommode à laquelle il n'est d'ailleurs pas habitué. Il vient de se trouver nez à nez avec une personnalité forte:

Entre camarades, j'estime que chacun doit donner aux autres ce dont il dispose [...] Même dans la société que nous pouvons rêver. Il y aura, sinon précisément des riches et des pauvres, du moins des forts et des faibles; des faibles que les forts devront aider²².

Gide ne lui a pas accordé un traitement insolite puisqu'on sait parfaitement qu'il a aidé économiquement plusieurs auteurs jeunes qui à l'époque subsistaient misérablement, et qui n'évoquaient nullement ses heureux débuts littéraires. Ludwig Tureck, Louis Gérin, Jef Last, Christian Beck furent secourus également par Gide, apparemment pour essayer ainsi de se débarrasser de ce sentiment de culpabilité.

Depuis le début de la seconde guerre mondiale, l'auteur est conscient du mauvais prestige qu'il est en train de se créer dans "la France du Maréchal Pétain"; Gide ne dévoile presque pas son idéologie à Malaquais. Dans le suivant extrait il manifeste avec discrétion sa méfiance sur sa réputation dans "le militaire":

[...] j'ai de bonnes raisons de craindre d'y être assez mal vu. De plus, un terrible vent de suspicion a soufflé contre tous les "intellectuels" de gauche et ceux qu'on considère comme des démoralisateurs. On a certainement su que je me refusais à joindre ma voix à celles du chœur patriotique de la radio et mon silence même est interprété...²³

Dans certaines lettres, Malaquais lui confesse sa douleur envers les idées fascistes qui se répandent mortellement comme une traînée de poudre dans toute l'Europe. Mais ce qui le tracasse d'autant plus c'est sa rage intérieure et son impuissance pour freiner la débâcle qui s'approche:

²⁰ À Jean Malaquais, 25 décembre 1935.

²¹ Le 26 octobre 1937 Gide confesse à Jean Malaquais: "Mes ressources ont beaucoup diminué (sans profits à espérer de quelque nouveau livre) et je ne pourrais continuer à les aider tous".

²² À Jean Malaquais, 25 décembre 1935.

²³ À Jean Malaquais, 30 décembre 1939.

Je me surprends [...] à songer [...] que j'invente une extraordinaire machine à rayons non moins extraordinaires, qui me permet de tuer à distance Hitler, Benito, Joseph le Bien-aimé et Franco; que Queipo de Llano avale son micro qui continue à "parler" dans l'estomac dudit Queipo, sans qu'on puisse y remédier²⁴.

Joint à la lettre, le Décret sur la peine de mort pour réprimer la criminalité parmi les mineurs²⁵; Malaquais montre ainsi son côté ouvrier-syndicaliste. Quelques jours plus tard, le 24 février, Gide lui envoie une lettre assez courte où bizarrement on ne trouve aucune référence à cette *extraordinaire machine à rayons* songée par Malaquais, nul commentaire sur ce monstrueux décret qui fut approuvé en URSS en 1935. Étant donné que Gide séjourne à Cuverville et que Malaquais habite à Paris, ils n'ont pas pu en discuter vis-à-vis sur le sujet, aucune allusion non plus dans les lettres ultérieures. Décidément, Gide garde volontairement le silence. Reprenons les commentaires suivants de Lucien Duran qui pourront nous aider à comprendre le silence de Gide:

Gide fait confiance à l'U.R.S.S. pour tous les espoirs qu'il soulève et qu'il autorise [...] Il admire sa tentative d'imprimer une tendance nouvelle à l'humanité²⁶.

La déception de Gide envers le soviétisme ne devait pas tarder. Après son voyage en URSS qui ne manqua pas d'éclat, il perdit toutes ses illusions. La persistance des taudis, de la misère, l'extrême inégalité des salaires, le manque d'esprit critique, la servilité à l'égard des nouveaux maîtres ou l'absence de liberté sont abordées, parmi d'autres idées, dans *Le Retour d'U.R.S.S.* À propos du livre, il informe brièvement Malaquais de sa rédaction²⁷. Étant donné le caractère de ce dernier, Gide aurait pu lui faire part de ses impressions ou de sa désolation à la suite du voyage, on ne trouve pourtant aucune trace de cette expérience dans la correspondance; par contre, il abordera ce sujet dans d'autres correspondances.

Après la publication de *Retour à l'U.R.S.S.*, où il exprime ses craintes et sa répugnance devant le formalisme stalinien, l'indignation des communistes fut immense, mais le parti communiste décida de garder un silence prudent; par contre, comme il confesse à Malaquais qui se trouve déjà exilé en Mexique, il souffre abattu les attaques "acharnés" de certains communistes déçus comme Jean Guéhenno:

²⁴ À André Gide, 17 février 1937.

²⁵ Aux termes de ce décret, sans précédent connu dans aucune législation d'aucun pays ni d'aucune dictature, les enfants à partir de douze ans tombent sous le coup de tous les décrets sur la peine de mort applicable aux adultes pour viol, indiscipline au travail ou trahison à la patrie.

²⁶ *Gide* (présentation par Michel Raimond), Paris, Garnier Frères, 1971, pp. 135-136.

²⁷ Cf. À Jean Malaquais, 16 septembre 1936.

Mes "Pages de Journal" parues dans l'Arche ont été l'objet de furieuses attaques communistes. À l'Assemblée consultative, un député du Parti a même demandé mon emprisonnement et ma mort, car, criait-il, j'avais "insulté le paysan français" tout comme hier j'avais "insulté" le peuple russe²⁸.

Gide s'exprime douloureusement en ajoutant: "La liberté, sinon de pensée, du moins d'expression, est compromise pour longtemps"²⁹; il s'était accroché au parti communiste par sa conception de la liberté, qui justement venait de lui être déniée.

Quelques mois plus tard, certains écrivains français communistes "attisent le feu de l'insurrection" contre ce rénégal de Gide avec de très violents articles; c'est le tour du camarade Malaquais qui dès l'exil réagit contre ces attitudes hostiles envers Gide qui arrivent même au Mexique:

Un hebdomadaire français paraissant au Mexique, feuille que dirige un nommé Berthe –notoirement à la solde des soviets–, a même poussé la hargne jusqu'à publier un immonde petit papier intitulé: "Gide jugé par Aragon"³⁰.

"Un immonde petit papier", voilà la façon dont Malaquais décrit cet article diffamateur; il essaie sans doute de le tranquilliser et d'ôter de l'importance aux attaques des intellectuels communistes; nous soulignerons qu'il aurait pu joindre à la lettre –comme il a fait à plusieurs reprises– une copie de l'article, mais cela aurait été trop poignant pour l'écrivain, déjà suffisamment maltraité.

Le camarade Malaquais prend partie dans cette avilissante affaire: d'abord, visitant le ministre de France au Mexique pour lui exposer son indignation à cause du traitement dont l'écrivain est objet dans la presse mexicaine; ensuite, reprenant sa plume acérée pour rédiger contre le *patriotard* d'Aragon: "Le Nommé Louis Aragon ou le Patriote professionnel"³¹, un article qui est refusé au Mexique, et sera publié aux États-Unis. Par contre, cette fois-ci, il communique à Gide qu'il lui enverra le texte en essayant sans doute de l'encourager.

Malaquais prend ainsi partie dans la querelle littéraire, qui avait commencé lorsqu'Aragon avait publié "Retour d'André Gide"³², et qui tourne autour du rôle joué par chacun d'eux dans la Résistance. Malaquais est très explicite sur Aragon, et n'a aucun doute sur son activité pendant la seconde guerre mondiale:

²⁸ À Jean Malaquais, 3 octobre 1944.

²⁹ À Jean Malaquais, 3 octobre 1944.

³⁰ *Les Lettres françaises*, 25 novembre 1944.

³¹ In *Politics*, novembre 1945, puis à *Masses*, Paris, février 1947.

³² In *Les Lettres françaises*, 25 novembre 1944.

Quant à son rôle dans la Résistance, il resterait bien des choses à en dire. Il n'a rejoint le mouvement que tard en 1943. En 1942 je l'ai vu à Nice, se baladant avec ses deux croix de guerre et écrivant des poèmes patriotards sous les Allemands [...] Aragon est une des plus fières crapules qui salissent notre pauvre planète³³.

Le ton de ces accusations n'a rien à voir avec le plaisir avec lequel il avait confié à Gide la reconnaissance littéraire qu'Aragon lui avait montré à ses débuts; ces lettres témoignent également la séparation qui existait entre Aragon et Gide.

Je crois qu'Aragon est content de ma collaboration à *Commune* (critique de livres). Lui aussi m'a pris une nouvelle [...] ³⁴

Huit longues années séparent ces "feux croisés". Si auparavant, il y eut une bonne relation avec Aragon, cependant Gide et Breton ne se sont jamais voués jamais aucune affection; dans cette correspondance on trouve très peu de disqualifications envers d'autres collègues; par contre, il ne cache absolument pas son mécontentement envers Breton:

Pierre me parle de ton intention d'aller trouver Breton. Je crois qu'il ne peut être que flatté de ta visite –comme de tout ce qui peut lui donner de l'importance. Je crois qu'il aime conseiller, guider, protéger³⁵.

Gide ne prononce aucune disqualification, mais le portrait qu'il réalise sur l'écrivain est suffisamment éloquent. Sa loquacité aurait pu allonger cette lettre, mais sa prudence met le point final: c'est le jeune écrivain qui devra le juger.

Comme nous avons pu observer, les sujets politiques sont bizarrement abordés, sauf dans les premières lettres; désormais, aucun des deux n'utilisera à nouveau l'appellation de *camarade*; Jean Malaquais avait été séduit par Gide à cause d'une orientation politique commune, mais à travers les lettres conservées, et étant donné l'absence de conversations politiques, on peut déduire que ce qu'il avait surtout trouvé dans les livres du *camarade Gide* était une grâce dont il était privé: la foi en la vie:

Mais la joie que vous m'avez apportée, elle s'y est quand même affirmée, car elle est venue s'épancher dans mon âme, irradiant ma vie d'un espoir sans limites [...] ³⁶.

Laissons les aspects idéologiques pour pénétrer à l'aide de cette correspondance dans la relation littéraire qui s'est établie entre le maître et

³³ À André Gide, 28 février 1945.

³⁴ À André Gide, 3 décembre 1936.

³⁵ À Jean Malaquais, 15 novembre 1938.

³⁶ À André Gide, 22 décembre 1935.

son disciple. Vladimir Malacki est devenu Jean Malaquais parce que Gide a incité le jeune révolté à continuer ses combats entre les mots et le style, et parce qu'il l'a recommandé auprès des éditeurs pour la publication de ses écrits.

La Nouvelle Revue Française, Europe, Vendredi, Commune ou *Littérature internationale* sont les revues spécialisées auxquelles Malaquais a eu accès grâce à André Gide, la meilleure des cartes de visite qu'il aurait pu présenter pour se faire une place dans les cercles littéraires de la gauche.

En lisant *La rage au vent*³⁷, Gide découvre entre la haine, la colère et l'impuissance, un futur écrivain d'un grand talent qui a besoin de travailler son style. Malaquais lui demande "humblement" son opinion et ses conseils et Gide accepte avec plaisir de devenir son maître puisqu'il est convaincu des possibilités du jeune écrivain. Il est tellement sûr qu'il obtiendra la gloire, qu'il n'épargne aucun effort ni économique, ni moral pour le conduire jusqu'au prix Renaudot en 1939.

Au premier mandat en ont suivi d'autres pour aider Malaquais et sa compagne Galy, parfois même pour les secourir; Gide croyait sincèrement que tous ces chèques étaient indispensables. D'autre part, ils auraient de très bons effets sur les livres. Voilà, peut-être, une façon de soulager ce sentiment de culpabilité qu'il avait déjà exprimé, car lui-même, à différence des esprits combattants, il avait jouit dans ses débuts d'une stabilité économique qui avait facilité son accès au monde des lettres.

Sachant le caractère orgueilleux de Malaquais, mais aussi l'ambition qu'il avait de devenir un bon écrivain, il en profite pour lui faire subtilement du chantage:

Combien volontiers je t'enverrais mille ou quinze cents francs... enfin: ce qui te permettrait de prolonger ton séjour à Cabris, si tu le souhaites et si ton livre doit en bénéficier³⁸.

Pendant ces quatre longues années, l'enthousiasme et la chaleur que Gide a transmis dans ses lettres et leurs rencontres ont été décisifs. Même lorsque Malaquais est gravement malade, il ne trouve meilleur médicament que l'encouragement à se soigner pour qu'il puisse finir son livre:

Mais il importe de te guérir: la qualité de ton livre en dépend; c'est ce qu'il faut te redire sans cesse. Cramponne-toi³⁹.

Cet impératif est à la fois un reproche de l'assoupissement de son esprit gaillard à cause de sa mauvaise santé, et une exhortation à la lutte. C'est,

³⁷ Le premier manuscrit écrit par Vladimir Malacki, sur les conseils d'André Gide, qui n'avait pas ménagé ses critiques, il préféra les détruire.

³⁸ À Jean Malaquais, 4 juillet 1937.

³⁹ À Jean Malaquais, 7 mai 1937.

assurément, l'*ami déguisé en maître* qui essaie de perturber un état psychique très détérioré à cause de la maladie, et de provoquer une réaction morale afin de pouvoir reprendre haleine.

Surmontés les problèmes économiques et de santé, Gide est disposé à travailler pour faire de Malacki un bon écrivain; accompagnant les lettres, ses manuscrits sont postés pour être corrigés.

Une fois rectifiés, ceux-ci sont rendus avec des lettres qui expliquent les "gaucheries" du jeune écrivain. Il corrige les défauts, mais d'une manière qui ne soit qu'encourageante: il reprend les phrases entre guillemets pour en expliquer ensuite les défauts –ou les vertus–; il commente les erreurs insérant ses annotations entre des points d'exclamations ou en posant des questions directes. Le ton adopté par l'aîné éloigne une critique trop dure qui puisse provoquer la honte et l'abandon, pour devenir plutôt la leçon reconfortante envers quelqu'un qui veut apprendre et qui a besoin d'être éclairé pour découvrir ses points faibles.

Après avoir signalé les défauts suivants: emphases, redondances ou épanchements affectueux gratuits, Gide lui offre le plus précieux des conseils: les qualités qu'il doit posséder en tant qu'écrivain, la qualité de ses textes viendra par la suite.

Comme maître, il considère que Malaquais n'est pas encore suffisamment "mûr" pour écrire, il a commencé à écrire trop vite et trop tôt ce qui se reflète dans un texte imparfait qui accumule les clichés de l'inexpérience. Gide peut le juger parce qu'il le connaît personnellement, et parce qu'il a deviné et expérimenté dans sa voix une sincérité qui est absente dans son écriture, une écriture qui est trop impulsive et prétentieuse; il lui déclare sincèrement:

Je crois que tu ne te rends point compte de l'énorme travail qui doit précéder l'écriture –de la peine qu'il faut prendre pour... ne fut-ce que passablement bien écrire (Et je n'entends point par là: écrire d'une manière élégante, artistique, etc... mais bien: écrire de manière à conquérir et à persuader et à retenir le lecteur) C'est à son point de vue qu'il importe de se placer –ce que tu ne sembles guère t'être préoccupé de faire. Tu cours de l'avant, sans jamais regarder s'il te suit⁴⁰.

Selon Gide, l'écrivain reflète son état d'esprit sur la feuille blanche, il matérialise ainsi ses sentiments à travers des mots, des phrases et des paragraphes enchaînés; mais il lui conseille de ne pas oublier que cette rédaction sera plus tard reprise par un lecteur dont il faut tenir compte lors de la composition, pour qu'il ne traîne pas entre les pages du livre. L'écriture est donc une affaire personnelle qui doit tse soucier de la lecture ultérieure.

Gide découvre dans les pages du manuscrit le jeune passionné qu'il a rencontré dans les pages des premières lettres; voilà, sans doute, une faculté

⁴⁰ À Jean Malaquais, 18 janvier 1936.

qu'il ne doit pas mépriser, une vertu dont il doit savoir profiter pour en faire un mérite, et non pas un défaut.

Pour le moment, c'est la violence même de tes passions et le tumulte qu'elles font en toi qui te gêne. Tant mieux!⁴¹

Dans cette lettre, composée presque d'un seul paragraphe, il lui offre un deuxième conseil d'autant plus important que le premier: l'autocritique.

Il te faut après avoir sorti tes phrases, comme une lave, toutes bouillantes et écumantes, savoir les relire, toi-même, le lendemain à tête froide et d'un oeil bête et méchant (méchant pour toi); je veux dire: sans indulgence⁴².

L'écrivain doit savoir mettre à son service la faculté d'établir ses propres critiques, s'ériger en juge de ses textes; cette évaluation lui permettra de mieux se connaître et d'aboutir à la perfection créative. Il doit agir guidé par une pensée constituée, rigoureuse, achevée, qui fasse de lui un polémiste redoutable et un ironiste de la veine d'un Voltaire.

En 1937 pendant la rédaction des *Javanais*, il démontre à son "cher bon Maître" avoir compris ses leçons.

Je pense que durant ces quelques mois de réflexion et de méditation, je me suis débarrassé de quelques-uns de mes défauts les plus marquants. Grandiloquence, verbalisme excessif, certaine recherche artificieuse. Je tâche d'écrire le plus simplement possible, je dépouille mon style de toute littérature, je me garde comme de la peste des panégyriques sur la pitié, la misère, la révolté [...] Je songe avec une certaine inquiétude à ce que tu en diras⁴³.

Le Prix Renaudot est le meilleur témoin à son maître de bien avoir lu et compris les leçons qu'il avait reçues –parfois à la hâte– dès les premières lettres envoyées. D'autre part, pour Gide, *Les Javanais* atteint un lyrisme extraordinaire, et une grandeur épique bouffonne et tragique qui le persuadent de l'intuition qu'il avait expérimenté en lisant ce premier manuscrit qui avait été posté en 1935. Il commence à expérimenter la parfaite unité du fond et de la forme.

En 1942, Gide espère avec impatience pouvoir lire les deux nouveaux ouvrages engendrés dans le front et dans le camp de concentration. Avant d'y mettre le point final, le lauréat Malaquais demande l'opinion de son maître.

Les critiques de Gide, toujours sincères, sont postées le 21 février 1942, le maître est émerveillé après la lecture du *Journal de guerre*⁴⁴; cette lecture a atteint

⁴¹ À Jean Malaquais, 28 janvier 1936.

⁴² À Jean Malaquais, 28 janvier 1936.

⁴³ À André Gide, 30 juin 1937.

⁴⁴ Paru aux Éd. De la Maison de France, New York, 1943. Réédité avec le *Journal du Métèque* par phébus en 1997.

sa sensibilité, il reste fasciné lorsqu'il découvre ce douloureux document sur "la débâcle" et sur l'auteur même. Il ne réalise aucune correction ni esthétique ni grammaticale –pourtant il doit y en avoir–, les commentaires sont dirigés à la louange du contenu de cet extraordinaire document humain où, selon Gide, Malaquais a su conjuguer magistralement son caractère avec la description des événements extérieurs. Les annotations ont pour objet, plutôt que le texte, l'homme; Gide admire –peut-être plus que jamais– l'introspection que son protégé réalise sur soi-même, ce regard intérieur qui est le signifié même de son existence. Malaquais, comme Gide, accorde dans son oeuvre une grande primauté à l'étude de l'âme humaine à travers lui-même.

Gide applaudit cette impression personnelle si précieuse et réflexive; par contre, son opinion est bien différente en ce qui concerne le roman⁴⁵:

Ton premier chapitre et les premières pages du deuxième m'ont permis de croire que tu parlais pour une oeuvre pleine et forte. Puis je me suis, à la suite, enlisé dans un marécage d'ennui, piétinant sur place alors que j'espérais avancer, enfonçant dans le mou, d'où l'insistance de mon (ou de ton) pas faisait seulement sortir du sol des bulles d'air méphitique⁴⁶.

La perfection à laquelle il avait aboutit avec *Les Javanais* est absente dans ce dernier roman; les commentaires, encore une fois, ne sont pas esthétiques, Gide trouve que l'état d'esprit de Malaquais gêne, à nouveau, sa rédaction; il doit revenir en arrière et cultiver encore une fois ses sentiments, il doit soigner son intérieur pour que sa pensée puisse s'exprimer sans embarrasser les textes. Cet adoucissement de l'âme sera rapidement perçu par Gide dans une lettre postée en 1943:

Et d'autant plus que dans ta lettre, je ne sens plus du tout cette amertume, cette rancoeur (hélas, trop justifiée!) qui me peinait et où tu me semblais un peu te complaire⁴⁷.

Après ces romans, Jean Malaquais a peu édité, sa dernière oeuvre est *Le gaffeur*⁴⁸; publiée en 1953, c'est le premier manuscrit qui atteint une maison d'édition sans que son maître, déjà très âgé et malade, n'ait pu le feuilleter pour lui donner ses sincères conseils.

Sans doute chacune de ces pages écrites par Malaquais ont été relues et travaillées selon les instructions données par son maître. Réviser les paysages, retoucher les personnages, revenir sur les situations qu'il avait peintes, voilà ce qu'il fit jusqu'au bout, aiguillonné par une exigence que Gide lui avait transmise. La plus belle leçon qu'il retira de son maître fut d'apprécier

⁴⁵ Malaquais lui a remis une copie de *Planète sans visa*.

⁴⁶ À Jean Malaquais, 21 février, 1942.

⁴⁷ À Jean Malaquais, 21 novembre 1943.

⁴⁸ Corrêa, 1953.

la valeur des mots, longuement, douloureusement, de ne produire d'oeuvres qu'inlassablement travaillées.

Malaquais a également appris de Gide cette liberté avec laquelle ce dernier s'exprimait pour juger ses écrits, et qui parfois l'embarrassait pour ne pas gêner le jeune écrivain. Exilé aux États-Unis, professeur de littérature comparée à l'Université de New York, il lui écrit en 1950 après avoir lu *Littérature engagée*:

La pensée qui se dégage de ces textes est, comment dire? Naïvement touchante; on dirait d'un adolescent à la déclamation un peu forcée. Mais si ce livre n'ajoute rien à ta gloire, du moins servira-t-il aux historiens comme source de renseignements sur un certain état d'esprit dont pâtissaient les âmes "libérales" dans les années trente⁴⁹.

Suivant les conseils dictés à Malaquais dans ses lettres, on peut distinguer les éléments esthétiques de sa propre création littéraire, de son esthétique. Suivant ses principes littéraires, Gide persuade Malaquais pour qu'il adopte une expression dépouillée qui réagisse contre la profusion d'images.

Dès le début de cette correspondance, l'amitié s'est vite alliée avec la camaraderie et l'apprentissage; lorsqu'on a travaillé sur ces deux aspects, on a pu constater d'après la façon de s'exprimer et de se traiter, la naissance de cette amitié. Ces lettres constituent le meilleur témoin d'une amitié sincère qui transforma leur existence, spécialement celle de Jean Malaquais.

En ce qui concerne l'expression des sentiments que cette affection dégage, Gide est beaucoup moins expressif par rapport à Malaquais; très peu de lettres adressées par le maître exposent l'importance de s'être connus. D'ailleurs dans les en-têtes des lettres, il utilise de préférence "cher Malacki/Malaquais" ou "mon cher vieux". Malaquais utilise des en-têtes plus affectueuses: "mon doux ami" ou "mon cher ami" qui dénotent sa tendresse et son dévouement.

Muni d'un caractère plus éloquent et extraverti, il extériorise très souvent ses impressions à la suite d'une lettre reçue ou d'une rencontre:

Sache que chaque mot de toi, que chaque minute passée en ta présence, que de te savoir ami –me procure courage et joie, assez de courage et assez de joie pour toute mon existence⁵⁰.

Dans ces premières lettres on devine facilement le bouleversement personnel et émotionnel que Malaquais a subi, car la préméditation et le hasard ont rendu possible que quelqu'un de si admiré dans le domaine littéraire, social et politique lui prête attention. Ses émotions traduites en phrases sont peut-être parfois trop encombrantes, on ne trouve pourtant aucune réaction dans les réponses de Gide:

⁴⁹ À André Gide, 29 septembre 1950.

⁵⁰ À Andre Gide, 11 janvier 1937.

Pas une heure ne passe sans que tu sois présent dans mon coeur. Je suis positivement voué à toi, et j'en viens à me demander comment j'ai pu vivre avant de te connaître⁵¹.

Ce caractère, si viscéral et exigeant, devient agressif lorsqu'il craint qu'il ne l'oublie. À ce propos, Gide se manifeste dans son *Journal*, –c'est la seule mention que l'on trouve sur Malaquais dans tout l'ouvrage:

Cette lettre de Malaquais, du 18 juin, reste sur ma table. Si je savais où lui écrire, ce serait fait depuis longtemps. Je l'entends m'accuser, accuser Pierre: nous l'abandonnons, nous avons soupé de lui: au surplus, il voyait venir cela depuis longtemps; et son amertume ne s'arrête pas à nous, déborde sur tout le genre humain... Il trouve à notre silence toutes sortes de causes, de raisons, plutôt que la vraie: c'est qu'il a négligé de donner son adresse⁵².

Plusieurs lettres, non moins explicites que ces réflexions extraites du *Journal*, permettent de nous approcher à des considérations strictement intimes sur l'amitié. Suivant la piste des sentiments, 1939 n'est pas une étape idyllique; l'atmosphère politique commotionne spécialement Malaquais. Gide scandalisé par les accusations de celui-ci, n'hésite pas à lui répondre lorsqu'il apprend qu'il a écrit une lettre à Elisabeth Herbart en l'informant que Gide n'a pas daigné lui répondre.

Ton livre nous a montré que tu sais le sens des mots, et quand tu parles de dédain, c'est bien dédain que tu veux dire [...] Ton esprit fabrique spontanément ce poison qui remplit ta vie d'amertume et te fait voir en vilain les actions et les intentions d'autrui, comme un bilieux voit le monde extérieur tout en jaune⁵³.

C'est la première fois que Gide exprime sa mauvaise humeur à propos des hallucinations qui tourmentent l'esprit de son cher ami; cette engueulade n'a aucun effet négatif sur leur amitié.

À travers les lettres et les rencontres, on a pu constater que Malaquais a essayé de purger son âme pour que toute sa haine s'évapore et sa générosité puisse librement s'exprimer à travers la parole ou les mots, une parole que Gide aimait écouter, et des mots qu'il était ravi de lire.

Nous avons racheté du passé l'évocation d'une camaraderie, les confessions de deux écrivains, en tout cas, le récit d'une amitié indépendamment de l'activité doctrinaire et pédagogique. Deux hommes préoccupés par la recherche d'une sincérité et d'une vérité intime et personnelle qui conduisent vers la liberté de l'homme.

⁵¹ À Andre Gide, 17 février 1937

⁵² *Journal 1939-1941*, Paris, Gallimard, 1954, p. 85

⁵³ À Jean Malaquais, 30 septembre 1939.